

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed /
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression

- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

L'OMNIBUS

Journal humoristique, amusant, drolatique, surtout pas politique, par-dessus tout très peu littéraire.

Paraissant le SAMEDI de chaque semaine.

M. LOUIS FRASSE PLAINVAL, propriétaire et rédacteur en chef.

Toutes les facéties qui nous seront envoyées par les plumes imberbes seront insérées avec une scrupuleuse exactitude

Une simple observation.

«Tiens, vous voilà mon cher F.... comment vous portez vous ce matin ?»

«Très bien mon ami P.... et vous même ?»

«On ne peut mieux, merci. Mais qu'avez vous donc, vous semblez contrarié ?»

«Ne m'en parlez pas, je suis ennuyé au possible, j'attends une lettre qui n'arrive pas, je ne sais que penser du silence de ma famille. Je croyais recevoir de l'argent par le dernier steamer, et, absence complète de lettre et d'argent. C'est désespérant parole d'honneur !»

«Voyons, mon cher F.... ce n'est peut-être qu'un retard.»

«Un retard, un retard ! il n'est pas moins vrai que ce n'est pas amusant, il y a quinze jours au moins que j'aurais dû recevoir cette fameuse lettre. Au fait, c'est bien possible, le service des Postes est si mal fait. Figurez-vous mon cher P.... qu'il n'est arrivé depuis que je suis à Québec, de recevoir des lettres venues depuis longtemps déjà, et qui n'attendaient que le bon plaisir de messieurs les Employés, pour être distribuées.»

«Et à quoi cela tient-il, est-ce la faute de l'administration ou seulement celle des employés.»

«A mon avis c'est la faute des employés et de l'administration, mais plus de cette dernière.»

«Allons, allons mon cher F.... pas trop d'exaspération, votre lettre arrivera sans doute.»

«Mon ami pousse un gros soupir plein d'éloquence, me serre la main et me quitte, l'air chagrin et la tête basse.»

Je comprends son désappointement ; car en réalité y a-t-il rien de plus désespérant qu'un voyage blanc au Post office.

Vous partez de chez vous le matin, l'air radieux, le nez au vent ; vous allez recevoir une

lettre, soit d'un être aimé, d'une mère absente,

d'une sœur chérie, d'un ami qui vous a promis de vous envoyer de l'argent, tel ou tel jour.

Ce jour est arrivé, vous l'avez attendu impatiemment, mais il est là, vous touchez à peine terre, il vous tarde de monter l'escalier du bureau de poste.

Premier retard, le guichet est encombré, vous devez nécessairement attendre votre tour ; ce tour arrive, vous voyez enfin la figure interrogative de l'employé, vous lui faites votre bouche en cœur sur laquelle point un charmant sourire, et vous lui dites :

«Pas de lettre pour moi ?»

«Votre nom monsieur s'il vous plaît ?»

«Anatole Nicodème Désiré Tournebroche !»

«Pardou, monsieur, je n'ai pas bien compris, vous dites ?»

«Anatole Nicodème Désiré Tournebroche !»

L'employé se retourne, va directement au casier portant l'initiale T.

Vous attendez anxieux, vous suivez d'un regard avide chacun de ses mouvements.

Deuxième retard, monsieur l'employé éprouve un besoin bien naturel, mais que vous ne comprenez pas pour le moment, et que vous maudissez sincèrement.

Il tire de sa poche un mouchoir, en examine avec soin les deux côtés afin de ne pas se tromper, le passe dans sa main gauche, le reprend ensuite avec l'index et le pouce de la main droite, saisit délicatement le bout de son nez, vous entendez un bruit formidable qui vous fait vous demander s'il sort des nazcaux d'un cheval ou des narines d'un homme. Il réplie soigneusement l'objet dont les Américains se servent si rarement, s'essuie le nez à deux ou trois reprises et enfin..... le reinet dans sa poche ; pas son nez.... le mouchoir.

Ah ! enfin vous allez avoir votre lettre ! vous comptez toutes celles qui passent entre ces

ains dont l'une va bientôt se tendre vers vous :

Une. ... deux..... trois..... rien! huit, dix, quinze, rien encore; il n'en reste plus que deux. Seize et..... dix-sept, absence totale de lettres.

Le digne employé se retourne vers vous, vous fait un sourire que vous prenez pour une grimace moqueuse :

« Monsieur Tournebroche, il n'y a rien aujourd'hui.

Vous dites à peine merci au brave homme, et vous sortez furieux, maudissant la Poste, les employés et leurs mouchoirs de poche. Encore un peu et vous maudiriez le capitaine du dernier steamer qui d'après vous, aurait bien pu attendre avant de partir, le bon plaisir de cet ami qui devait vous envoyer de l'argent, ou de la femme aimée qui devait, elle, vous envoyer ses meilleurs baisers dans une lettre... encore non commencée peut être.

La déception que vous avez éprouvée au maudit guichet de cette maudite Poste, vous fait douter de ceux qui sont loin, bien loin; vous faites des amères réflexions tout en cheminant, et vous vous dites : Arthur aurait pu m'envoyer l'argent que je lui demandai; Emilie ne m'aime plus, elle a peut-être oublié les serments échangés, elle en aime un autre, etc. C'est de la mauvaise volonté chez l'un, et de l'oubli chez l'autre.

Et vous rentrez chez vous, le cœur gros, l'œil humide, le désespoir dans l'âme, votre propriétaire (engeance impitoyable) qui guette votre retour, voit l'expression pitreuse de votre physionomie, devine que vous revenez les mains et les poches vides, et comme un chat en colère vous fait le gros dos et vous montre ses dents (quelquefois fausses.) Voyez ce que peut la non réception d'une lettre attendue.

On m'a dit, et je le crois (ceux qui m'ont donné ce renseignement sont dignes de foi) que le service de la poste de Québec, se faisait d'une façon un peu trop négligée. Et j'ai moi-même remarqué une chose qui m'a fort surpris : J'ai vu Monsieur un tel ou Madame une telle, venir au bureau de poste demander une lettre adressée à un ami ou à une amie.

Les employés remettent sans hésitation les lettres demandées.

Est-ce bien? Est-ce régulier? Cela devrait-il se faire? Non certainement.

Les lettres doivent, nous le croyons être remises aux personnes à qui elles sont adressées. Le bon sens le dit, les convenances l'exigent, De plus, les employés à qui ces demandes sont faites, devraient refuser net. J'ignore si une loi

ou règlement postal permet cet état de choses; mais à coup sur, c'est vicieux et n'a pas sa raison d'être.

Monsieur B... par exemple ne devrait pas recevoir des mains d'un employé, une lettre adressée à mademoiselle C... Autre chose : J'ai moi-même reçu une lettre qui avait séjourné cinq jours à la poste. Je vais pourtant tous les jours chercher ma correspondance, par conséquent elle devrait m'être remise à mesure qu'elle arrive.

Pour me résumer, je dirai que le service des postes me paraît mal fait à Québec, que ce soit la faute de l'administration ou des employés, le vice n'en existe pas moins. A mon avis le personnel n'est pas assez nombreux et l'organisation du service, demande et veut des modifications.

Je suis pourtant convaincu, que dans tout ceci, on ne doit pas s'en prendre aux employés, ils ont beaucoup de besogne; et, il est certain que si l'on met cinq personnes, où il en faut vingt, le service de cet administration doit en souffrir.

CORRESPONDANCE.

Nous recevons de M. J. Maire, la lettre suivante; et, nous nous faisons un devoir de l'insérer.

A M. L. Frasse de Plainval,

Monsieur le Rédacteur,

J'ai appris que quelques personnes avaient commenté d'une façon désobligeante pour moi, les explications échangées entre nous. et à la suite desquelles doit cesser la polémique que nous avons engagée.

Dans cette polémique, je n'avais voulu m'adresser qu'au journaliste, et non à l'ami, et quand j'ai vu que vous vous mépreniez sur mes véritables intentions et que nos bons rapports pourraient en souffrir, je vous ai proposé de vive voix d'en rester là.

Vous avez été complètement de mon avis, et comme nos explications ont été toutes intimes, personne ne peut se livrer à des commentaires qui n'auraient aucune espèce de base.

Tenant à faire cesser de fâcheuses interprétations de ma conduite, je vous serais obligé, monsieur, de bien vouloir insérer ma lettre dans le prochain numéro de l'*Omnibus*.

Agréez M. le Rédacteur l'assurance de mes meilleurs sentiments.

A vous,

JOSEPH MAIRE.

Québec, 9 septembre 1869.

Les méchantes interprétations dont nous parle notre ami, n'ont jamais eu lieu d'être. Lorsque, guidé par sa propre volonté, M. Maire est venu à moi, je

n'ai pas hésité un instant, après avoir reçu ses explications, à lui tendre la main.

Il me reste à dire que s'il arrivait à ma connaissance que de nouveaux commentaires soient faits par des personnes mal intentionnées, c'est moi qui les relèverais pour mon propre compte, et je prierai M. Maire de bien vouloir me laisser ce soin.

++

F

5001

A1

05

VARIÉTÉS.

L'Élévation des Vers à Soie.

(Suite.)

À l'éclosion, le vers apparaît moins gros qu'une fourmi. Il est d'un gris foncé, et a une longueur approximative de un millimètre et demi.

Dès sa naissance l'éleveur lui donne de la feuille de murier très tendre et surtout très fraîche. C'est la seule nourriture du vers, depuis sa naissance jusqu'à la formation du cocon. On doit au début, extraire avec soin, de cette feuille, tous les filaments qu'elle renferme et toute les côtes trop dures.

Huit jours après l'éclosion, le vers à soie entre dans son premier sommeil (vulgairement appelé *mue*), ce sommeil dure deux jours, pendant lesquels il se dépouille de sa première peau, et il apparaît au réveil d'un blanc de lait.

Les quatre périodes ont lieu successivement tous les huit jours.

La quatrième ou dernière, décide habituellement du résultat de la récolte.

Si, au réveil, le vers mange avec appétit la feuille de murier qui lui est donnée trois fois par jour à des heures régulières, l'éleveur peut presque compter sur le succès. Si, au contraire le vers se réveille apathique, mou, et sans vigueur; il n'est que trop certain que la récolte est manquée.

Pendant l'intervalle qui sépare chaque mue, le propriétaire ne saurait apporter trop de soins dans chacune de ses opérations. Les gradins en bois (ou tauliers) sur lesquels reposent les vers, doivent être nettoyés au moins tous les deux jours.

La magnanerie dans son ensemble, doit être d'une propreté irréprochable; la moindre mauvaise odeur aurait une influence fatale. Aussi brûle-t-on tous les jours après le deuxième repas, une quantité d'encens proportionnée à l'espace de l'appartement. Cela, afin de la désinfecter sans être obligé d'ouvrir les fenêtres, ce qui serait une grande imprudence.

Huit ou dix jours après la quatrième mue, le vers atteint une longueur de cinq ou six centimètres. La grosseur peut être de un à deux

centimètres de circonférence. À cette époque perd l'appétit et devient diaphane.

Il est alors posé sur les tauliers, des fassines de bruyère, qui ont été passées au feu, afin d'enlever la plus légère odeur. Le vers choisit sa place et attache alors son premier fil et commence à se renfermer dans son cocon; le vers rappetisse, à mesure que son tombeau se forme. Le fil qu'il rend, peut être comparé comme grosseur à celui dont une grosse araignée forme sa toile, mais il est plus solide et plus ferme, et, est d'une couleur jaune magnifique. On trouve pourtant dans le nombre une certaine quantité de cocons blancs, Presque toujours on constate ce fait parmi les vers provenant des graines achetées au commerce, graines parmi lesquelles se trouvent quelques graines de Chine.

Au moment de ce dernier travail du vers, un changement trop sensible dans la température peut être funeste, et si, (lorsque monté sur la branche de bruyère, où il cherche et choisit la place où il formera son cocon) la foudre se fait entendre, ou si un violent orage éclate, on voit ces pauvres petits animaux tomber, trop souvent pour ne plus se relever.

Ce cas est celui que craint le plus l'éleveur, car lorsqu'il se présente, les soins attentifs de tout un mois, sont perdus. Le travail constant et difficile qu'il s'est imposé est en pure perte; le produit de la récolte ne couvre pas les frais de l'élévation.

(A continuer.)

CHOSSES ET AUTRES.

Mademoiselle Z.... passe pour avoir beaucoup d'esprit; il est néanmoins permis d'en douter; toujours est-il que se promenant l'autre soir avec elle et plusieurs messieurs, notre ami Boudinier entama une histoire un peu croustilleuse. Tout à coup, au beau milieu de son récit, il s'interrompt

—Qu'est-ce qui vous arrête mon cher Boudinier lui demanda Mlle Z.....

—C'est que le sujet est scabreux, et malgré les ménagements, je tremble pour les oreilles chatouilleuses.

—N'est-ce que cela? Poursuivez.

Et se tournant vers les autres messieurs;

—Veuillez vous éloigner un instant je vous prie, que Monsieur puisse continuer son histoire.

Mlle P. Q. n'aime pas; oh! pas le moins du monde, le rédacteur de l'*Omnibus*. Celui-ci lui rend parfaitement le réciproque, il s'en suit nécessairement une froideur bien naturelle.

Un jour de cette semaine notre ami causait tran-

quillement avec M. M. et B. T. Sur le haut des Escaliers de la rue Buade à l'endroit de l'Événement, il était nonchalemment appuyé sur la balustrade en fer.

Mademoiselle P. Q. monte l'escalier passe derrière notre ami et lui fait une superbe grimace, un magnifique pied-de-nez.

La réflexion s'était opérée dans la devanture du bureau de l'Événement, rien n'avait échappé à celui qui était l'objet de cette touchante marque d'amitié.

Parbleu, messieurs, dit-il, je me suis cru un instant au jardin des Plantes de Paris, il m'a semblé voir passer derrière moi, la figure d'un singe de la plus vilaine espèce que j'y ai vu bien souvent. Ce singe messieurs, faisait beaucoup de grimaces, mais ne mordait jamais.

— Cher père, disait l'autre jour le jeune vicomte de *** en câlinant l'auteur de ses jours, encore un peu d'argent....., c'est pour payer mes dettes.

— Toujours la même chanson, répondait le caissier donné par la nature. Des dettes ! mais vous en avez donc beaucoup ?

— Hélas ! mon pauvre père, je n'ai plus que cela !

— Un avocat plaidant l'autre jour à la cour d'un recorder quelconque, entamait en ces termes sa harangue :

« Messieurs,

« Nous venons vous demander justice de l'outrage le plus sanglant. Nous avons été frappé.....où ? Si nous étions poète, nous vous apprendrions que nous avons été foudroyé sur la double cime ; si nous étions géographe, nous nous plaindrions d'avoir été blessé à la mappemonde ; si nous étions philosophe, nous vous démontrerions que nous avons été assailli *a posteriori* ; si nous étions joueur, nous affirmerions qu'on nous a donné un atout sur l'as de pique ; si nous étions bibliophile, nous vous ferions voir que nous avons été endommagé au verso ; si nous étions numismate, nous prouverions qu'on nous a maltraité sur le revers de la médaille ; si nous étions général, nous établirions que nous avons été attaqué vers l'arrière-garde ; si nous étions architecte, nous vous expliquerions que nous avons été dégradé à l'opposé de la façade ; si nous étions carrossier, nous constaterions que nous avons subi un choc sur l'arrière-train ; si nous étions charcutier, nous ferions l'aveu que nous avons reçu un horizon dans le gras double ; enfin, si nous étions armurier, nous attesterions que nous avons été atteint dans la région de la culasse. Mais nous ne sommes qu'un bon bourgeois sans prétention et sans rhétorique : nous vous dirons donc tout bonnement que nous avons attrapé un coup de pied dans la dix-septième lettre de l'alphabet. »

Un jeune poète, auteur d'un recueil de sonnets tout fraîchement éclos (quatre cents sonnets ! garé là-dessous), rencontre l'autre jour bras dessus bras dessous Méry et Alexandre Dumas. Tous les poètes

aiment la louange : sous ce rapport, celui-là est archi-poète.

— Eh bien ! amis, dit-il à ses deux confrères du Parnasse, qu'est-ce que vous pensez de mes vers ?

— A vous parler franchement, répond Méry, qui tient un peu d'Alceste, je trouve que les rimés ne sont pas très riches.

— Comment, pas très riches ! reprend Oronte, qui commence à pincer les lèvres.

— Allons, allons, reprend Dumas, intervenant en conciliateur ; elles ne sont pas précisément très riches, mais elles sont à leur aise.

— Un ingénieur préposé à l'entretien des routes, M. Boucaumont, empierrait un chemin sur lequel il faisait promener un de ces énormes cylindres destinés à broyer les cailloux et qui ressemblent aux rouleaux dont les boulangers se servent pour étendre la pâte. A peine le travail était-il commencé, que les paysans d'alentour accourent munis de faux, de fourches, de pelles, de pioches, de toutes armes aratoires qui peuvent leur tomber sous la main.

— Qu'y a-t-il, braves gens ? demanda l'ingénieur ébahi.

— Il y a que vous allez remporter tout de suite votre mécanique : vous ne toucherez pas à notre chemin.

— Vous ne voyez donc pas que je le répare !

— Merci bien..... il y a huit lieues d'ici à la ville ; du train dont vous les allongez, vous en aurez bien tôt fait douze.

— Un quidam se présente chez un pharmacien.

— Monsieur, qu'y a-t-il pour votre service ?

— Monsieur, je n'ai pas fermé l'œil de la nuit. Avez-vous un remède pour ce genre d'incommodité ?

— Oui, certes. Voici des pilules d'opium ; prenez en une le soir avant de vous mettre au lit, c'est un spécifique infailible.

— Le quidam emporte les pilules. Trois jours après, le voilà qui revient.

— Je vous rapporte vos pilules.

— N'auraient-elles pas produit d'effet ?

— Pas le moindre.

— Diabre ! c'est une insomnie obstinée..... Alors vous allez prendre chaque soir quatre gouttes de laudanum dans un verre de sirop de groseille.

— Merci

— Trois jours s'écoulent ; encore le même individu.

— Eh bien ! mon laudanum ?

— Rien.

— Ah bah !..... c'est prodigieux !..... Que diable avez-vous donc pour vous empêcher de dormir ?

— Est-ce que je ne vous ai pas dit que j'avais des punaises ?

— Une républicaine de la veille, devenue grande dame par la grâce de la République, malmenait cet été, en ces termes, un de ces domestiques.

— Je vous dis, François, que vous ne faites que des bêtises..... Voilà que vous venez de nous servir de la glace qui n'est pas fraîche.

Le meilleur Pain Français et Autre,
QUE VOUS PUISSIEZ MANGER SE TROUVE

**X*

++

F

5001

A1

Q5

Chez MICHEL,

Boulangier,

Rue St. Valier, près le petit Escalier.

Québec, 11 septembre 1869.

UN DES HOTELS

Les mieux connus des 3-Rivieres.

EST TENU PAR

DUFRESNE,

En face de l'Hôtel Farmer

REPAS A TOUTE HEURE.

TABLE D'HOTE ET DE CHOIX.

Prix Très Modérés.

Québec, 11 septembre 1869.

FRECHET'S, MOUNTAIN HILL HOUSE,

No. 5, RUE DE LA MONTAGNE,

CET Hôtel la 1^{re} catégorie, considérablement agrandi et restauré par les soins de son habile propriétaire offre aux touristes et aux voyageurs des conditions de confortables qu'aucun autre hôtel ne peut surpasser.

Table d'hôte de 1^{re} classe le matin, à 1 heure et à 6 heures.E. C. FRECHET,
Propriétaire.

Québec, 14 août 1869.

H. POURTIER MEDECIN-DENTISTE, RUE ST. JEAN.

Clientèle considérable, Réputation bien établie.
Québec, 14 août 1860.

B. CHAMBERLAND, RUE ST. JEAN.

GRAND-choix de Porcelaines, Cristaux et Verres ordinaire.

PRIX TRÈS MODÉRÉS

Québec, 4 septembre 1860

NOUVELLE PHARMACIE.

ALFRED LECLERC,

Licencie de l'Université-Laval.

DRUGUES FRAICHES, Médecines et Remèdes patentés. Articles de Toilette, Pommades, et Huiles pour les cheveux. Fourniture et Ingrédients pour Photographes, Teinturiers, etc. Prescriptions des médecins exécutées avec soin, et sans délai.

Coin des rues St. Jean et du Palais.

Québec, 11 septembre 1869.

L. ROUSSEAU, HOTEL,

Rue Sous-le-Fort, près de la Com. du Richelieu

BONNE SITUATION,

Prix à la portée de tous les voyageurs

Québec, 11 septembre 1869.

FUCHS

MARCHAND TAILLEUR

RUE ST. JEAN.

Québec, 4 septembre 1869.



T. LEBLANC,

MARCHAND TAILLEUR,

RUE NOTRE-DAME.

Québec, 4 septembre 1869.

EPICERIES.

Vins et Spiritueux. Etc., Etc.,

A. W. LEBEL.

Marché Champlain, Coin de la rue Notre-Dame.

Québec, 4 septembre 1869.

Cigars, Cigars.

LES meilleurs Cigars, importés directement de la Havane, qui se fument en Canada, sortant de l'entrepot de Cigars de

A. J. HUOT,
Rue Sous-le-Fort.

QUALITE DE PRIX.

Defiant toute concurrence.

Québec, 4 septembre 1869.

EPICERIES.

VINS ET SPIRITUEUX, ETC.,

ALEXANDRE MORENCY,
Rue Sous-le-Fort, No. 66.

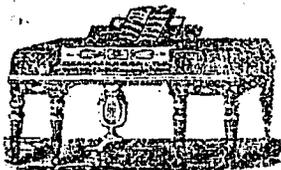
Québec, 4 Septembre 1869.

MAGASIN ET GALERIE DE PHOTOGRAPHIE.

VALLEE,

RUE ST JEAN.

Québec, 4 septembre 1869.



MAGASIN DE MUSIQUE.

LAVIGNE.

RUE ST. JEAN.

GRAND Choix de Musique. Grandes airs d'Opera et Romances choisies.
Québec, 4 septembre 1869.

HOTEL DES BAINS,

UNIQUE DANS LA VILLE DE QUEBEC,

Rue du Palais,

TENUE PAR

N. LA FORCE.

Cet Hotel se recommande d'une façon toute spéciale par le confortable de sa table, la bonne tenue de son appartement et de sa bonne situation.

Salle de Bain d'une propreté remarquable.

Bains à toute heure.
Quebec 14 aout 1869.



Horlogerie et Bijouterie fine.

CYRILE DUQUET,

No. 1, rue le Fabrique.

Québec, 4 septembre 1868.



Compagnie du Richelieu.

LIGNE DES VAPEURS DE LA MALLE ROYALE.

ENTRE

QUEBEC ET MONTRÉAL.

LE VAPEUR.

MONTRÉAL.

CAPITAINE ROBERT NELSON.

PARTIRA TOUS LES

Lundis, Mercredis et Vendredis,

A QUATRE HEURES P. M.,

LE VAPEUR.

QUEBEC.

CAPITAINE J. B. LEBELLE,

PARTIRA TOUS LES

MARDIS, JEUDIS ET SAMEDIS.

PRIX DES PASSAGES:

CHAMBRE (Souper et Lit de Cabine inclus)..... \$3.00
ENTREPONT.....1.00

J. E. DESCHAMPS.

Agent.

Québec 14 aout 1869,

Hôtel Blanchard,

En face de l'Eglise Notre-Dame,

TENU de père en fils depuis quarante ans par les MESSIEURS BLANCHARD.

Cet Hotel tant connu à Québec défie toute espèce de concurrence, par sa position typographique et le confortable de ses services.

Québec, 24 aout 1869.

Feuilleton de L'OMNIBUS

LE 3 SEPTEMBRE 1869.

LES DRAMES DE PARIS

PAR

++

F

PONSON DU TERRAIL.

5001

II

A1-05

(Suite.)

Le capitaine, on le sait, avait aimé Hélène ; mais son amour n'avait eu d'autre résultat que celui d'inspirer à la jeune femme une aversion profonde pour cet homme, dont elle devinait instinctivement la nature fautive et perverse.

Bien souvent, depuis son mariage, elle avait essayé d'ouvrir les yeux à M. de Kergaz sur son amitié pour l'Italien ; malheureusement, le colonel avait pour lui une aveugle affection que rien n'aurait su altérer.

À la vue du capitaine, la comtesse avait poussé un cri, devant un malheur.

Felipone s'était approché d'elle lentement ; il avait pris ses deux mains dans les siennes, et dit, en essuyant une larme hypocrite :

— Dieu est sévère pour nous, madame : il nous a pris, à vous votre époux ; à moi, mon ami. Pleurons ensemble.....

Ce ne fut que quelques jours plus tard que la malheureuse veuve prit connaissance du testament de son mari, de ce testament où il la suppliait, l'insensé ! d'épouser celui qui devait être son meurtrier, et de donner un second père à son enfant.

Mais l'aversion de la comtesse pour Felipone était si grande, qu'elle se révolta et lui refusa sa main.

L'Italien était souple et patient : il parut s'étonner du vœu de son ami défunt : il se déclara indigne de prendre sa place. Il sollicitait l'humble faveur de demeurer le simple protecteur, l'ami dévoué de la pauvre veuve, le tuteur du jeune orphelin.

Et, pendant trois années, cet homme joua si bien son rôle, il se montra si affectueux, si bon, si plein de dévouement et d'abnégation, qu'il finit par désarmer la comtesse : elle crut s'être trompée et l'avoir mal jugé.

Puis, les revers de l'ère impériale arrivèrent.

Madame de Kergaz était de naissance entachée de rôtûre, elle était la veuve d'un officier de l'empire, elle se trouva en butte à quelques persécutions : plus que jamais elle comprit cet isolement terrible de la veuve qui est mère et qui se doit à son fils.

Felipone était devenu courtisan, il était bien en cour, et il pouvait beaucoup pour l'avenir de l'orphelin.

Cette dernière considération triompha en sa faveur dans l'esprit de la comtesse : elle finit par céder à ses instances ; elle épousa l'Italien.

Mais, chose bizarre, elle n'eut pas plus tôt lié son existence à celle de cet homme, que l'aversion première qu'il lui avait inspirée, et qu'elle était parvenu

à éteindre, se ranima vivace au fond du cœur de la comtesse.

Puis, le colonel, ayant atteint son but, jugea désormais inutile de continuer son rôle de longue et patiente hypocrisie. Son naturel tortueux, son caractère sauvage et vindicatif reprirent insensiblement le dessus, et il parut vouloir se venger des premiers dédains d'Hélène.

Alors commença pour la pauvre femme cette vie d'isolement et de larmes qui cache ses cruels mystères sous la tyrannie conjugale. Felipone sourit à sa femme au grand jour du monde, et devint son bourreau dans l'ombre de l'intimité. Le misérable inventa des tortures sans nom pour cette noble femme qui avait cru en lui un seul jour.

Sa haine jalouse s'étendit jusqu'à l'enfant qui lui rappelait le premier époux de la comtesse, et lorsque cette dernière fut sur le point de devenir mère, l'Italien osa faire l'infâme calcul que voici ;

— Si le petit Armand mourait, mon enfant hériterait d'une fortune immense... Et il est si facile qu'un enfant de quatre ans vienne à mourir !...

C'était en méditant cette pensée que le comte Felipone était arrivé à Kerloven.

La comtesse, dévorant ses larmes, vivait donc à Kerloven dans une retraite absolue, consacrant tous ces soins à son enfant, tandis que son mari menait joyeuse vie.

Un soir, — on était alors à la fin de mai, elle avait laissé le jeune Armand jouant sur la plate-forme du manoir, et, dominée par ce besoin de prière et de recueillement qu'éprouvent les âmes meurtries, elle s'était retirée dans sa chambre pour s'y agenouiller devant un grand Christ d'ivoire placé au chevet de son lit.

Elle était demeurée longtemps en prières et la nuit était venue, une nuit nébuleuse et sombre comme on en voit si souvent sur les côtes brumeuses de la vieille Armorique. Le vent de la mer soufflait avec violence, les vagues agitées grondaient au bas des falaises. La comtesse songea à son fils, et, dominée par un pressentiment sinistre, elle allait quitter sa chambre pour appeler l'enfant, lorsque son mari entra.

Felipone était en habit de chasse, botté et éperonné. Il avait passé sa journée dans les bois voisins et il paraissait arriver à l'instant même.

À sa vue, la comtesse sentit redoubler cette vague angoisse qui lui serrait le cœur.

— Ou est donc Armand ? lui dit-elle avec vivacité.

— J'allais vous le demander, répondit tranquillement le comte ; car je suis étonné de ne point le voir auprès de vous.

La comtesse tressaillit au son de cette voix hypocrite, et son serrement de cœur s'en augmenta.

— Armand ! Armand ! appela la comtesse en ouvrant la croisée qui donnait sur la plate-forme.

L'enfant ne répondit pas.

— Armand ! mon petit Armand ! répéta la mère avec angoisse.

Même silence.

Une lampe placée sur un guéridon n'éclairait qu'imparfaitement cette vaste pièce, à laquelle on avait laissé ses vieilles tentures, ses meubles de chêne noirci et son cachet de vétusté. Cependant un de

ses reflets tomba sur le front bruni de l'Italien et il sembla à la comtesse qu'une pâleur livide le couvrirait.

— Mon enfant ! répéta-t-elle avec anxiété ; qu'avez-vous fait de mon enfant.

— Moi ? répondit le comte avec un léger tressaillement dans la voix inquiète ; mais je ne l'ai pas vu, votre enfant, je descends de cheval à l'instant même.

En prononçant ces derniers mots, l'accent troublé de l'Italien avait retrouvé son intonation habituelle et un calme parfait.

Mais la comtesse ne s'élança pas moins au dehors, agitée des plus sinistres pensées, et appelant :

— Armand ! Armand ! où est Armand ?

III

Vingt minutes auparavant, le comte Felipone était arrivé de la chasse et avait mis pied à terre dans la cour de Kerloven.

Le domestique du château était peu nombreux, et se composait d'une dizaine de serviteurs tout au plus, y compris le piqueur et les deux valets de chiens. Ces trois derniers demeuraient dans la cour, occupés au chenil et aux écuries ; les autres étaient disséminés dans le château.

Le comte gravit donc le grand escalier du manoir sans rencontrer personne sur son passage, et arriva à l'entrée d'une longue galerie qui régnait tout alentour du premier étage, conduisant de droite et de gauche aux divers appartements, et ouvrant par une porte vitrée sur la plate-forme.

Cette plate-forme était la promenade favorite de l'Italien. Il y venait d'ordinaire, après le déjeuner ou le dîner, fumer un cigare et jeter un regard rêveur et distrait sur la mer.

La porte vitrée était entr'ouverte : machinalement Felipone en franchit le seuil.

Il était alors presque nuit. Un dernier rayon crépusculaire glissait à l'horizon et séparait encore les vagues extrêmes de l'Océan du dernier nuage du ciel. Ce bruit de la mer se heurtant au pied de la falaise montait jusqu'à la plate-forme comme un sourd murmure.

Le comte fit trois pas et trébucha. Son pied venait de rencontrer un objet qui rendit un bruit sec à ce contact. C'était un cheval de bois avec lequel jouait l'enfant.

Felipone fit quelques pas en arrière et aux mouvantes lueurs du soir, il aperçut l'enfant adossé au parapet de la plate-forme, dans un coin, et parfaitement immobile.

Armand, lassé de jouer avec son cheval de bois, s'était assis un moment pour se reposer, puis le sommeil était venu, ce sommeil invincible qui s'empare brusquement de l'enfance, et il dormait profondément.

A la vue de l'enfant, le comte s'arrêta tout à coup.

Il avait chassé seul tout le jour. La solitude est mauvaise conseillère pour ceux que tourmente une pensée criminelle.

Pendant cinq ou six heures, Felipone avait chevauché sous les vertes coulées de ces vastes forêts de Bretagne où le silence est si profond, l'isolement si complet.

Il avait perdu la chasse, il avait cessé d'entendre

la voix des chiens, et peu à peu, en proie à une vague rêverie, il avait laissé flotter la bride sur le cou de son cheval.

Alors était revenue, ardente et tenace, cette pensée qui l'obsédait depuis que la comtesse était enceinte.

— Le petit Armand, s'était-il dit, aura un jour vingt et un ans, et toute la fortune de son père lui reviendra. S'il mourrait, sa mère hériterait de lui, et mon enfant à moi hériterait de sa mère.

Et, une fois encore, l'Italien avait caressé le rêve infâme de la mort de l'enfant. Or, voici qu'à son retour le premier être qui s'offrait à lui, c'était cet enfant, cet enfant endormi là, dans ce lieu solitaire, loin de tout le monde, à cette heure nocturne où la pensée d'un crime germe si aisément dans une âme avilie.

Le comte n'éveilla point l'enfant, mais il s'accouda sur le parapet de la plate-forme et pencha la tête.

En bas, à plus de cent toises, les vagues moutonnaient, couronnées d'une écume blanche, et ces vagues pouvaient servir de linceul.

Felipone se retourna, et d'un regard rapide ex-dorala la plate-forme.

La plate-forme était déserte, et l'obscurité de la nuit commençait à l'envelopper.

La grande voix de la mer montait jusqu'à lui et semblait lui dire : " L'Océan ne rend point ce qu'on lui confie. "

Un éclair infernal traversa l'esprit de cet homme, une tentation terrible le mordit au cœur.

— Il aurait pu se faire, murmura-t-il que l'enfant, curieux de regarder la mer, eût escaladé le parapet qui n'a pas plus de trois pieds de hauteur : il aurait pu se faire encore qu'il se fût assis imprudemment sur le parapet, et que, là, il se fût endormi, comme il s'est endormi au pied du parapet. Puis, en dormant il aurait perdu l'équilibre.

Un sinistre sourire glisse sur les lèvres blêmes de l'Italien :

— Et alors, acheva-t-il, alors, mon enfant à moi n'aurait pas de frère, et je n'aurais plus à rendre des comptes de tutelle.

En prononçant ces derniers mots, le comte se pencha de nouveau vers la mer.

Les flots grondaient sourdement et semblaient lui dire : " Envoie-nous donc cet enfant qui te gêne, nous le garderons fidèlement et lui ferons un joli linceul d'algues vertes "

Puis encore il jeta un second regard autour de lui, ce regard investigateur et rapide du criminel qui craint d'être épié. Le silence, l'obscurité, la solitude, lui disaient ; " Nul ne te verra, nul n'attestera jamais devant un tribunal humain que tu as assassiné un pauvre enfant ! "

Et alors le comte fut pris de vertige et n'hésita plus.

Il fit un pas encore, prit dans ses bras l'enfant endormi, et lança la frêle créature par-dessus le parapet.

Deux secondes après, un bruit sourd qui monta des profondeurs de l'Océan lui apprit que la vague avait reçu et englouti sa proie.

(A continuer.)